

Easy Rider
La fin d'une utopie
Easy Rider, États-Unis, 1969, 94 minutes

François Primeau

Number 204, September–October 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Primeau, F. (1999). Review of [Easy Rider : la fin d'une utopie / *Easy Rider*, États-Unis, 1969, 94 minutes]. *Séquences*, (204), 20–20.

Easy Rider

La fin d'une utopie

Dire que le film *Easy Rider* occupe une place exceptionnelle dans l'histoire du cinéma mondial serait une affirmation bien faible. Tel un *chopper* roulant à toute vitesse sur les vestiges du système des studios, démantelant au passage ses méthodes de production archaïques, ce petit film de série B, qui allait changer la façon dont tous les films seraient faits, n'aura que momentanément secoué l'industrie cinématographique américaine, mais avec une violence difficile à imaginer aujourd'hui.

Empruntant la route cahotique défrichée par le cinéma expérimental et le cinéma indépendant de la côte est américaine (celui des Shirley Clark, Bruce Conner, John Cassavetes), libre comme seul pouvait l'être le cinéma européen d'après-guerre (Federico Fellini dans ses moments les plus flamboyants, la Nouvelle Vague), *Easy Rider* annonce, avec une certaine arrogance, la prochaine décennie du cinéma américain. Un cinéma apocalyptique et hyper personnel au sein duquel le producteur aux cheveux gris en complet-cravate, sentant les effets de l'effondrement des codes de censure et du cataclysme généré par la révolution sexuelle, acceptera de financer le projet du fumeur d'herbe aux cheveux longs. Comme le soulignait ironiquement Peter Bogdanovich à la fin des années 60: «Aujourd'hui, la seule façon de réaliser un film à Hollywood est de n'en avoir jamais fait un». Dans ce sens, le projet initié par Peter Fonda et les producteurs de la BBS est bel et bien de son époque. *Easy Rider* est un document tout à fait dans le *zeitgeist*, dans l'air du temps, témoin d'une ère où à peu près tout était permis.

Comme des milliers d'autres jeunes gens de l'époque, Dennis Hopper et Peter Fonda voulaient *conquérir* le monde, ils voulaient tout, tout de suite. Pendant un bref instant, ils se sont crus les héritiers de Marlon Brando dans *The Wild One*: indépendants, rebelles, téméraires, prêts à rouler sur tous les George Cukor du monde. Flânant à Cannes au printemps 1969, après avoir récolté la Palme du Meilleur Premier film, ils devaient se dire qu'effectivement le monde leur appartenait ou que, du moins, ce monde était en train de changer comme ils le souhaitaient. Mais il s'avère parfois impossible de voir la réalité en face lorsqu'on porte des lunettes roses, un joint aux lèvres. Au fond, c'est cela un *easy rider*: quelqu'un qui se laisse porter par la situation, par la vague, mais qui ne la contrôle pas. Bientôt, dans le riche jargon des cercles hollywoodiens, une autre expression fera rapidement son apparition sans que ni Hopper, ni Fonda s'en aperçoivent: le *blockbuster*. Tout à coup, «il faut être prêt à tuer pour pouvoir faire un film», explique Francis Ford Coppola. Le vent tourne et les cartes sont subitement mélangées. Le joint glisse d'entre les lèvres et tombe sur le plancher. Les poings se crispent et le ton monte. Des artistes à la sensibilité aussi marginale que Dennis Hopper ont de plus en plus de difficulté à être financés (pensons au désastre de son projet suivant, *The Last Movie*, un film à redécouvrir). Bientôt arrivera la tornade Simpson-Bruckheimer, l'époque des producteurs rois que Robert Altman a



Wyatt et Billy sur leurs choppers

si habilement dépeint dans *The Player*. Pour ces derniers, le réalisateur n'est qu'un salarié parmi tant d'autres. Les forces économiques du système brûleront Hopper et Fonda comme le furent leurs protagonistes respectifs à la fin d'*Easy Rider*. Dans les années 70, il ne restera plus que les cendres de leur mythologie laissées au passage.

Cela dit, il semble qu'en visant le ciel, les créateurs de ce film-culte se soient tirés dans le pied. Le succès du film a accéléré le processus d'annexion de la contre-culture au système capitaliste (l'histoire a tendance à se répéter, on n'a qu'à considérer le cas plus récent de *Pulp Fiction*). En fait, le capitalisme a tourné le phénomène *Easy Rider* en un cirque médiatique, un produit de consommation recyclable pour la majorité silencieuse. Pour emprunter les mots d'Herbert Marcuse, *Easy Rider* incarne en quelque sorte la fin d'une utopie: la fin du grand rêve de la gauche aux États-Unis, de la fraternité universelle, du rock *engagé*, d'une société qui, en théorie, aurait pu faire fi des règles et des obligations imposées par la loi de l'offre et de la demande (comme le révèle le personnage de Jack Nicholson à nos deux anti-héros). Le tout a été vain. D'une part, la quête de Wyatt Earp et de Billy the Kid ne peut être possible qu'en vendant de la cocaïne. De l'autre, ils ne savent que faire de leur liberté et de leur réussite une fois arrivés au bout de la route. Seule issue possible? Être sacrifiés («*God damn the pusher man*», chante Steppenwolf). Vincent Canby du *New York Times* voyait en ces deux martyrs de la cause hippie une affirmation politique, «mais une affirmation qui ne s'élève jamais plus haut que celle d'une bande-dessinée», alors que Pauline Kael voyait en eux les «sauveurs du cinéma américain». En fait, la critique cinématographique américaine a toujours été divisée au sujet d'*Easy Rider*: d'un côté, il y a ceux qui ont compris et de l'autre, ceux qui ne comprennent toujours pas. Chose certaine, la signification et l'importance de ce film ne peuvent être aujourd'hui comprises qu'à travers le prisme déformant de la nostalgie, celle des *baby-boomers* autrefois hippies devenus en vieillissant des hommes d'affaires. □

François Primeau

EASY RIDER

États-Unis 1969, 94 minutes — Réal.: Dennis Hopper — Scén.: Peter Fonda, Dennis Hopper, Terry Southam — Photo: Laszlo Kovacs — Mont.: Donn Cambern — Déc.: Jerry Kay — Int.: Peter Fonda (Wyatt), Dennis Hopper (Billy), Antonio Mendoza (Jesus), Mac Mashourian (garde du corps), Warren Finnerty (propriétaire du ranch), Tita Colorado (femme du propriétaire du ranch), Luana Anders (Lisa) — Prod.: Peter Fonda, Bert Schneider, William L. Hayward.